

Introduction

Le « sujet » communiste

Claude PENNETIER, Bernard PUDAL

Peu après l'effondrement des régimes « communistes » en 1989-1991, l'ouverture de nombre d'archives d'État et de parti a suscité de très grands espoirs dans la communauté des historiens, des sociologues et des politistes spécialistes de ce champ de recherches, que ces derniers s'intéressent aux sociétés ayant peu ou prou été « soviétisées¹ », au premier chef l'URSS évidemment, aux partis communistes, y compris ceux du monde occidental, ou au mouvement communiste international. S'il est désormais acquis que cette « révolution archivistique » n'a pas mécaniquement conduit à une révolution historiographique – les archives ne pouvant à elles seules provoquer une révolution des paradigmes analytiques – elle n'en a pas moins considérablement modifié les conditions de la recherche, ne serait-ce qu'en offrant quantité de matériaux contraignant à se défaire définitivement de représentations surplombantes, celles, en particulier, de l'école totalitariste dont il importe, néanmoins, de ne sous-estimer ni les apports ni l'hétérogénéité². Celle-ci, quoi qu'il en soit, privilégiait les institutions de la dictature et les effets de domination sur des masses supposées atomisées³. Ni l'historicité, ni la complexité des rapports qu'entretenaient les agents sociaux, communistes ou non, ni leur capacité à se distancier ou à opposer des formes d'action individuelles ou collectives plus ou moins informelles, n'étaient placées au cœur des analyses. Or, il faut bien l'avouer, ces sujets communistes ne laissent pas de troubler l'analyste depuis que la disparition sans coup férir des régimes communistes pose à nouveaux frais la question de la croyance communiste. À tout le moins, cet événement historique, compte tenu des ressources que détenaient les pouvoirs communistes, est

1. B. PUDAL, « Le soviétisme », p. 162-172, *Nouveau Manuel de Science Politique*, A. COHEN, B. LACROIX, P. RIUTORT (dir.), La Découverte, 2009.

2. Cf. B. STUDER, « Totalitarisme et Stalinisme », in *Le Siècle des communismes*, M. DREYFUS, B. GROppo, C. INGERFLOM, R. LEW, C. PENNETIER, B. PUDAL, S. WOLIKOW (dir.), Seuil, 2004, p. 33-63.

3. Pour une récente histoire des *Soviets studies* depuis la fin de la Deuxième guerre mondiale, on se reportera à D.C. ENGERMAN, *Know your enemy. The rise and fall of America's Soviet Experts*, Oxford University Press, 2009, 459 p.

symptomatique des failles, des faiblesses et de l'échec du travail de légitimation des régimes communistes⁴.

Inattendu au regard des typifications antérieures de *l'homo sovieticus*, l'une des domaines qui s'est progressivement constitué, notamment grâce à la masse des « ego-documents⁵ » désormais accessibles ainsi qu'à l'ensemble des rapports d'enquête individuels (archives judiciaires et de police ou entretiens biographiques de chercheurs) met au cœur de son questionnement le « sujet » communiste appréhendé soit dans le prolongement des recherches sur l'identité sociale et politique comme chez Sheila Fitzpatrick et ses disciples, soit en se référant plus volontiers à Michel Foucault comme chez Brigitte Studer ou Igal Halfin, soit, en France, ou en Angleterre (Kevin Morgan), dans le cadre de recherches socio-biographiques fondées à la fois sur les biographies collectives et l'étude des trajectoires et carrières militantes, dont l'impulsion vient parfois de loin – le « Maitron » notamment – mais qui doivent cependant à la sociologie une part essentielle de leur construction d'objet. Au-delà des différences entre chercheurs, qui tiennent aux modalités spécifiques de leur recours aux sciences sociales, à leurs stratégies de recherche propres et aux types d'archives prospectées, ce champ d'investigation international, labellisé parfois comme celui des « Soviet subjectivities⁶ », se caractérise sans doute moins par ces différences⁷ que par de stimulants échanges dont témoigne la tenue de plusieurs colloques internationaux⁸ dans la lignée desquels s'inscrit cette publication résultant pour l'essentiel du colloque sur la sociobiographie des militants que nous avons tenu à Paris en décembre 2010⁹. Ce colloque faisait le pari d'associer diffé-

4. M. CHRISTIAN dans sa thèse montre bien tout l'intérêt d'une histoire sociale des Partis communistes où se donne à voir une sorte de progressif désinvestissement de croyance, bien antérieur aux crises de 1989-1991, qui affecte les communistes eux-mêmes. *Parti et société en RDA et en Tchécoslovaquie (Une histoire comparée des partis communistes au pouvoir du début des années 1950 à la fin des années 1970)*, thèse de Doctorat d'Histoire, Genève, 2011.

5. Journaux personnels, autobiographies de parti, auto-rapports, autocritiques, mémoires.

6. Cf. dans ce volume notamment la mise au point introductive de C. DEPRETTO et « Soviet Subjectivities Discourse, Self-Criticism, Imposture » de M. GRIESSE, *Kritika*, vol. 9, n° 3, Summer 2008, p. 609-624.

7. Sur ces différences, on se reportera à l'ouvrage de S. FITZPATRICK, *Tear off The Masks! (Identity and imposture in twentieth-century Russia)*, 2005, Princeton University Press, dans lequel elle expose son itinéraire d'historienne progressivement conduite à prendre toute la mesure de ces entreprises soviétiques d'identification et d'auto-identification, rejoignant ainsi le courant des « soviet subjectivities » tout en se distinguant nettement de leur théoricisme. Comme elle l'écrit clairement : "They focus is on the self and subjecthood, mine on identity and identification", p. 8.

8. B. STUDER, B. UNFRIED, I. HERRMANN éd., *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années 1930*, Paris, MSH, Série Colloquium, 2002 ; B. STUDER, H. HAUMANN éd., *Stalinistische Subjekte. Sujets staliniens. Stalinist Subjects*, Zürich, Chronos Verlag, 2006 ; Agents Of The Revolution (*New biographical approaches to the history of international communism in the age of Lenin and Stalin*), K. MORGAN, G. COHEN et A. FLINN (Eds), Peter Lang, Bern, 2005, p. 21-35 ; *Gesichter in der Menge (Kollektiviographische Forschungen zur Geschichte der Arbeitsbewegung)*, B. GROPPO und B. UNFRIED (dir.), *Akademische Verlagsanstalt*, 2006, 221 p. (Actes des Journées de l'International of labour and social history, Linz, septembre 2005).

9. *La sociobiographie des militants autour des chantiers du Maitron*. Ce colloque, tenu à la BnF, n'avait pas pour seul objet le monde communiste. Cf. « Le mouvement ouvrier au miroir de la biographie », B. GROPPO, C. PENNETIER, B. PUDAL (dir.), n° 104-105, *Matériaux*, 2011-2012, BDIC.

rentes approches prosopographiques sans s'interdire d'explorer les logiques multiples qui sont susceptibles de rendre compte de la singularité des trajectoires militantes, ce qui correspond à un « souci de comprendre les stratégies des acteurs » tout en se prémunissant autant que faire se peut du « risque de réductionnisme¹⁰ ». De ce point de vue, il s'inscrivait dans l'héritage d'une histoire sociale française attentive aux destins militants qui a su complexifier ses approches en intégrant les apports, par exemple, de la micro-histoire et ceux, nombreux, de la sociologie. C'est à cette ambition que nous avons donné le nom de sociobiographie.

Le « sujet » stalinien, le sujet communiste

Parler de « sujet » à propos du communisme, des communistes et des citoyens des sociétés communistes, ça n'est certes pas réhabiliter l'idée d'un sujet libre de toute détermination. Comme le notait en son temps Louis Althusser, l'ambiguïté du terme sujet mérite d'être rappelée : « dans l'acception courante du terme, sujet signifie en effet 1) une subjectivité libre : un centre d'initiatives, auteur et responsable de ses actes ; 2) un être assujéti, soumis à une autorité supérieure, donc dénué de toute liberté, sauf d'accepter librement sa soumission¹¹ ». En inscrivant la question du *sujet* dans cette aporie, ce que le philosophe visait n'est en un sens rien d'autre que l'énigme que tentent d'approcher ceux qui désirent restituer aux actions individuelles leur complexité et leur opacité, leurs multiples dosages de réflexivité située et de non-réflexivité, d'assujétissements et d'adaptations secondaires (E. Goffmann), d'inertie et de stratégie (Pierre Bourdieu), de quant à soi (Lüdtke Alf) et de don total de soi. Plutôt que de s'enfermer dans des querelles épistémologiques, les « social-scientists » ont cherché à mettre au point des stratégies de recherche sur le communisme, fondées sur les archives désormais accessibles, qui ont au moins en commun de se donner comme objet ces rationalités ambivalentes de l'acteur, aux déclinaisons individuelles multiples, qu'ils tentent de déceler au cœur des pratiques individuelles ou d'institutions. On en trouvera, pour l'URSS, un bilan historiographique et une illustration récentes dans l'ouvrage que Malte Griesse a consacré à ces questions, où il souligne les multiples dimensions, les dynamiques et les ambivalences au cœur des interactions de la « personne prise entre ses liens avec les proches et son rapport au système politico-

10. P. MINARD, « L'histoire sociale en héritage » dans *La Grande chevauchée (faire de l'histoire avec Daniel Roche)*, Droz, 2011, Genève, p. 30.

11. L. ALTHUSSER, « Idéologie et Appareils idéologiques d'État », *La Pensée*, n° 151, juin 1970, p. 37. On s'étonnera peut-être de cette référence – passée de mode, mais la mode est-elle un critère dans nos disciplines ? Rappelons que Louis Althusser, dans cet essai, s'interrogeait, comme philosophe marxiste, sur le mystère de « l'interpellation des individus en sujet », une formulation dont la langue marxiste ne doit pas occulter ce qu'elle devait aux phénomènes de reconnaissance-méconnaissance mis en évidence par Bourdieu et Passeron qui avaient tenu un séminaire à l'ENS, en 1962-1964, à l'invitation de Louis Althusser, ou aux analyses lacaniennes du « sujet ».

idéologique¹² ». La langue stalinienne avait elle-même son propre vocabulaire pour désigner l'une des formes les plus suspectes des stratégies du « sujet communiste », celle de ceux qui échappaient à l'emprise de l'institution sous les dehors de leur attachement, les hommes « à double face », qu'on opposait à ceux dont « l'esprit de parti » semblait garantir la loyauté la plus « librement consentie », mais dont on ne manquait pas de « vérifier » cependant, périodiquement, qu'elle continuait à les habiter effectivement... Les purges, périodiques, en étaient l'un des effets. Tout citoyen soviétique, a fortiori tout militant communiste, était appelé à devenir un « sujet » du monde communiste, autrement dit à se confronter activement aux entreprises d'identification et de catégorisation sociale dont il était l'objet. Sheila Fitzpatrick distingue de ce point de vue l'« impersonation » de l'imposture. Alors que cette dernière suppose une conscience frauduleuse, l'« impersonation » s'entend au double sens d'assumer le rôle proposé et/ou de l'investir avec sa vraie personnalité¹³, de « faire corps avec » une institution au point d'être parfois « l'institution faite homme ». Ce qui implique un travail sur soi réussi sans jamais être totalement garanti, toute identification ou auto-identification s'inscrivant dans une historicité au cours de laquelle la propension à investir sa « vraie personnalité » peut être remise en cause. Parler de « sujet communiste » ne se résume pas, par conséquent, à privilégier telle ou telle modalité des processus de subjectivation. Il s'agit au contraire d'ouvrir l'analyse à l'ensemble des « situations » où les différentes facettes de « l'identité » sont interpellées, questionnées, façonnées, controuvées, mises en crise, etc. Parler de « sujet communiste », c'est aussi s'interroger sur le travail sur soi – les techniques de soi chères à Michel Foucault – auquel procèdent les communistes désireux de « faire corps avec » ou contraints d'adopter des manières d'être conformes aux attentes sociales, étatiques et politiques, qu'elles fussent explicites ou implicites. Là encore, plutôt que d'essentialiser « l'identité », mieux vaut comme le propose Sheila Fitzpatrick, utiliser ce terme (ou son équivalent de sujet) comme un « raccourci en vu d'étudier les réélaborations complexes de l'auto-identification qui sont associées à la Révolution russe¹⁴ ». Il en est ainsi, par exemple, de la pratique des autobiographies de Parti qui s'institutionnalisent à l'époque stalinienne dans l'ensemble des partis communistes, et tout

12. C'est le sous titre donné à son ouvrage *Communiquer, juger et agir sous Staline*, Peter Lang, 2011, 536 p. Pour une première tentative de synthèse de l'histoire soviétique nourrie notamment par ce sous-champ international de recherches, on pourra se reporter à l'ouvrage d'A. SUMPF, *De Lénine à Gagarine (Une histoire sociale de l'Union soviétique)*, Gallimard, 2013, 931 p.

13. Tout projet identitaire requiert la personnification (impersonation), aux deux sens proposés par le *Dictionnaire d'Anglais d'Oxford* : 1) « assumer le caractère du personnage ; jouer le rôle de » ; 2) et « l'investir avec sa vraie personnalité, (l'incarner). Mais dans certains cas ou dans certaines circonstances, la personnification devient imposture, que le *DEO* définit comme « l'action ou la pratique visant à s'imposer aux autres ; tromperie délibérée ou frauduleuse », *Becoming Soviet*, Chapter I, p. 18 de *Tear of the Masks*, *op. cit.*

14. *Op. cit.*, p. 9.

particulièrement en France. N'en retenir que la dimension inquisitoriale sans en interroger les modes d'appropriation et les usages par les militants, qui s'étagent du don de sa vie racontée au parti, signe d'un travail d'identification en voie d'accomplissement (le fameux bonheur communiste qu'exprime l'idée de « seconde naissance »), à la fabrication consciente d'un dossier personnel stratégiquement orienté, en passant par l'acceptation routinière d'une sorte de *curriculum vitae* relativement désinvesti, c'est manquer ce qui fait de « l'identité communiste » l'enjeu où s'est noué ce que d'aucuns n'hésitèrent pas à dénommer la « civilisation communiste ».

Se donner pour objet le « sujet » communiste, c'est aussi re-trouver la labilité des institutions identitaires communistes, leurs contradictions et leurs fantasmes : au cœur de la volonté d'emprise, comme toujours, le vain désir de contrôler l'autre absolument. Au lieu de partir de supposées identités communistes, c'est au contraire *le travail social et politique identitaire* communiste qu'il faut viser, à l'instar de ce que propose Joan W. Scott :

« Il devrait être possible pour les historiens de “rendre visible l'assignation d'une identité au sujet” (Spivak), non pas au sens d'une appréhension de la réalité d'objets observés, mais en tant qu'effort visant à comprendre le fonctionnement des processus discursifs complexes et changeants par lesquels les identités sont attribuées, refusées ou acceptées ; et, parmi ces processus, ceux à côté desquels on passe, et qui justement produisent leurs effets parce qu'ils n'ont pas été remarqués. Pour cela, il faut changer de perspective, et considérer l'émergence des concepts et des identités comme des événements historiques qui nécessitent d'être expliqués. Ce qui ne signifie pas que l'on refuse de prendre en considération les effets de ces concepts et de ces identités, ni que l'on renonce à expliquer les comportements comme un de leurs effets ; mais cela signifie que l'apparition d'une autre identité n'est ni inévitable ni déterminée, qu'il ne s'agit pas de choses qui sont là depuis toujours dans l'attente qu'on les exprime, choses qui existeront toujours sous la forme qui leur a été donnée par un mouvement politique ou à un moment historique particulier¹⁵. »

Quels que soient leurs matériaux et les pays ou institutions politiques communistes concernées, dans cet ouvrage sont réunies des études habitées par ces projets « constructivistes ». Dans la mesure où l'un des paris de ce livre est de faire dialoguer les recherches sur les sujets communistes, que ceux-ci soient appréhendés dans les pays communistes ou dans les partis communistes de pays non-communistes, nous avons jugé utile d'associer des recherches souvent artificiellement séparées. Alors même que l'une des caractéristiques majeures du système communiste mondial fut l'immense travail d'homogénéisation, évidemment traversé de contradictions, d'échecs et de retraductions, qui donne néanmoins son unité au « communisme »,

15. J. W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire (identités, expériences, politiques)*, Fayard, 2009, p. 112-113.

les frontières nationales recourent trop souvent les frontières savantes, ce qui, en ce cas comme dans d'autres, n'a évidemment pas lieu d'être. Parce que la matrice soviétique imprime sa marque, en Chine comme en France, à toutes les entreprises communistes d'interpellation des individus en sujets communistes, la première partie de l'ouvrage lui est consacrée.

Catherine Depretto nous introduit aux « Soviets Subjectivities » dont elle rappelle les différents courants, avant d'analyser de façon critique le travail de l'un de ses plus notables représentants, Jochen Hellbeck. Brigitte Studer propose ensuite une synthèse de son approche du « sujet stalinien », qu'autorisent notamment ses recherches sur le mouvement communiste international et ses instances de formation, en particulier l'École léniniste Internationale, tandis qu'Yves Cohen inscrit sa réflexion pragmatiste sur le sujet stalinien au regard des entreprises concurrentes mais plus similaires qu'on ne pourrait le croire, de « rationalisation » des conduites des agents sociaux dans le monde communiste et dans le monde occidental¹⁶. Ioana Cirstocea enfin, s'appuyant sur des archives roumaines découvertes pour sa thèse, celles de Brasov, offre une étude de cas particulièrement stimulante où se donnent à voir les contradictions et négociations qui sont au principe de « l'adhésion » au régime communiste.

Dans la seconde partie – le sujet communiste – ce sont différentes facettes de la question du sujet communiste, principalement en France, qui sont au cœur des contributions ici rassemblées. Nous proposons deux contributions à l'analyse du « communiste » des années 1930, moment où se fixe durablement l'identité du PCF. Les deux prennent appui sur une recherche prosopographique au long cours en voie d'achèvement, ayant déjà donné lieu à maintes publications¹⁷. Fondée sur l'exploitation d'un corpus de 1 200 individus et de près de 1 500 autobiographies de parti, ces contributions sont pour nous l'occasion de justifier le projet sociobiographique tendu entre l'analyse statistique et l'étude de cas individuels. Dans un premier texte, tout en validant le recours aux autobiographies de parti comme ressources pour une biographie collective, nous essayons de montrer tout l'intérêt d'une étude de cas où les chercheurs sont confrontés à l'irréductible singularité, souvent énigmatique faute de sources suffisantes, des récits autobiographiques et des trajectoires militantes. En nous appuyant sur le cas Albert Vassart dont nous exploitons l'exceptionnelle correspondance (1928-1931) avec Cilly Geisenberg (sa future compagne), ses autobiographies de parti (1925, 1931, 1933) ainsi que ses *Mémoires* (années 1950), c'est le travail de construction de soi comme communiste – et ici dans le déchirement angoissé – que nous analysons sur deux scènes,

16. Cf. d'Y. COHEN, *Le Siècle des chefs (une histoire transnationale du commandement et de l'autorité)*, Éditions Amsterdam, 2013, 864 p.

17. On peut se reporter à *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, C. PENNETIER, B. PUDAL (dir.), Belin, 2002 ainsi que nos contributions aux colloques mentionnés.

celle du dirigeant mais aussi celle du couple. Notre seconde contribution relève de la biographie collective. Consacrée aux femmes communistes, elle nous introduit à la question d'un féminisme sans féminisme, une sorte d'injonction contradictoire caractéristique de l'identité féminine communiste. Isabelle Gouarné rend compte de sa recherche sur les intellectuels philosoviétiques qui participe à renouveler l'étude de l'introduction du marxisme en France, non seulement en politique mais aussi, par de multiples voies, dans l'ensemble des sciences sociales. Cette étude que nourrit une posture visant à restituer la complexité et les tensions des engagements intellectuels, participe pleinement, dans le cas français, du redéploiement des recherches sur les mondes académiques communistes¹⁸. Paul Boulland, à partir de sa thèse d'histoire sur les cadres communistes de 1945 à 1974 souligne les enjeux et les limites de ces politiques de cadres trop uniment pensées comme bureaucratie efficace sous le titre « “Des hommes quelconques” ? La politique des cadres du PCF au prisme de la sociobiographie ». Pour conclure cette partie, Kevin Morgan offre une stimulante analyse comparative France/Grande-Bretagne qui nous introduit, par le biais des recherches biographiques, aux déclinaisons nationales très variables du modèle partisan communiste et par conséquent des modes de subjectivation.

Enfin, compte tenu de l'importance des biographies collectives et des ressources biographiques dans toute recherche qui tente de saisir au plus près les carrières militantes, la contribution de facture méthodologique plus générale de Christophe Le Digol, sur la méthode prosopographique elle-même, vient clore cette deuxième partie.

18. I. GOUARNÉ, *L'Introduction du marxisme en France*, PUR, 2013. On pense ici notamment aux recherches d'Alain Blum et de Martine Mespoulet.